

MATHIEU LARNAUDIE

# STRANGULATION

roman

**BABEL**



## NOSTALGIE DE LA CRUAUTÉ

Il faudrait donc, cette fois encore, à condition d'accepter la chronique imparfaitement tenue des occasions qui signent notre présence en ce monde, faire que notre rire soit aussi noir que le ventre luisant de l'animal étranglé qui gît là, aux pieds de son maître ahuri qui le regarde sans bouger, les mains encore tétanisées par l'effort accompli. Du poing de l'assassin, la corde pend jusqu'au sol, déchargée enfin de la fureur qui s'était concentrée en elle, légère désormais, à moins qu'elle ne soit qu'un simple lacet, ou peut-être un ruban de soie dérouté de son usage, et l'objet pourtant central dont se détourne maintenant l'attention du criminel imbécile qui, déjà, porte l'autre main à son front, en efface la sueur perlée, et pense à la façon dont il organisera le deuil qu'il sera dans le devoir et le désir de porter : parce que manipuler la ficelle à laquelle tient la vie des singes ne se fait pas impunément, il conviendra de revêtir un habit noir et de verser sa larme au fleuve en regardant s'enfoncer rapidement, dans le courant des tourbillons sombres, le sac lesté par trois pavés ramassés sur le quai.

Le sang n'a pas coulé ; la masse inerte au milieu du salon est de ce temps où la mort ne laisse plus que

peu de traces : des mains crispées dont la démence, ou la colère, ne se dégage que peu à peu ; un petit corps noir qui aura rejoint la Seine voisine avant minuit ; et la lettre qu'il faudra que le meurtrier éploché, demain à l'aube, écrive pour sa mère qui la recevra, dans quelques jours, à l'adresse de la maison de province, et la lira décontenancée, ne sachant si elle doit en rire, elle aussi, ou plutôt s'alerter au sujet de son fils, meurtrier récidiviste des animaux domestiqués dont il eut la garde. Jean la voit d'ici, déjà : elle sera debout dans le vestibule, ou dans le petit salon interdit du premier étage, qu'elle réserve strictement à ses méditations intimes. Par une fenêtre, elle dirigera son regard vers la rue, y verra apparaître et la traverser la fille de cuisine, ses bras repliés en corbeille chargés des boules de pain cuites ce matin, au four de la boulangerie de la rue de Saint-Genès, en même temps que la lettre de Jean était extraite du train postal, triée dans les hangars du dépôt de Saint-Louis, et acheminée jusqu'à sa destinataire.

Elle décidera pourtant que ces petites violences sont sans conséquence, qu'elles ne peuvent être une autre alerte que les stigmates de la jeunesse, que Jean est juste ce jeune homme qui joue, aujourd'hui encore, en quelque sorte, à trancher au couteau en deux parties égales les têtards attrapés dans l'étang, derrière le château d'enfance, et que si les têtards sont devenus singes, chats ou chiens, c'est que la nostalgie de la cruauté n'a fait que trouver, pour s'exercer, les années passant et le corps ayant grandi, des créatures plus à sa taille. Aucune métamorphose aiguë, ayant pouvoir de l'inquiéter, ne pointant vraiment

dans les nouvelles données par son fils, elle reléguera ses doutes le concernant au rang des réflexes maternels légitimes, de ces angoisses jalouses qui alimentent les racines de la filiation et qui, malgré les réticences, doivent être dépassées, c'est-à-dire intériorisées et tuées, pour que l'homme puisse vivre sa vie d'homme.

Car, pensera-t-elle, que pèse la vie d'un singe en regard de l'amour d'une mère ? Épaules haussées, réprimant une quinte de toux qui, depuis quelques mois maintenant, ne la lâche plus guère, elle descendra les escaliers, ou alors traversera le vestibule, de son pas si connu de Jean, glissé sur les dalles disposées en quinconce qui en dirigent le cheminement puis, d'une pièce à l'autre, frotté dans la vaste bibliothèque sur les lattes claires du plancher. Dans le sanctuaire, entre l'érudition des écrits du père et les reliques des fascinations du fils, elle archivera la lettre de ce dernier parmi ses nombreuses semblables, constituant à elles seules l'ébauche en cours d'une autre bibliothèque, l'amorce d'une nouvelle chape d'écrits menaçant de s'abattre sur une maison qui en est déjà, à son goût, pourtant bien trop encombrée.

Parce qu'elle croule, d'un côté, sous les études cicéroniennes, toutes convergeant vers les volumes dont le père assura l'édition dans l'unique but de faire référence et qui s'intitulent, soigneusement posés en évidence au point le plus visible des rayonnages de citronnier qui recouvrent les murs de la pièce, *Première et Seconde action contre Verrès* ; parce que, de l'autre côté, la plombent les séquelles laissées par l'apprentissage littéraire du fils – somme

de plaquettes maudites du siècle à peine passé, traductions dilettantes d'anglomaneries diverses, épais romans populaires retombés en enfance, traités d'élégants, récits en armes, pirateries verbales, moralités légendaires, amoncellements parmi lesquels, inévitable, Baudelaire occupe la place centrale dévolue, sur l'autre versant de cette stratégie visuelle, à l'orateur romain –, la partie sud de la bâtisse est laissée par la mère aux bons soins de ses hommes et des femmes de ménage. Elle n'y vient plus, ainsi, que pour ouvrir la modeste écritoire qui est la sienne, et y mettre au secret les missives de Paris. Les tiroirs du meuble en débordent ; chaque réception est un moment de joie et d'inquiétude, ou d'hésitation sur le seuil d'une inquiétude qu'elle sait bien devoir se garder, au final, de franchir.

Il faudra bientôt envisager d'augmenter l'espace qui leur est réservé, pensera-t-elle, et s'assommera d'un regard porté aux masses livresques qui ont, peu à peu, envahi son horizon, qui ont obstrué son Sud et restreint le champ de sa compréhension des siens. Chaque lettre reçue est une nouvelle étape vers la bibliothèque à venir, et quand le petit secrétaire jalousement clos, dont elle garde la clef dissimulée dans une boîte à musique veillant à son chevet, ne suffira plus à abriter les écrits de son enfant à elle seule adressés, il faudra bien qu'elle se résolve à leur faire une place, plus haut, sur les étagères consacrées, avec les corpus idolâtrés dont elle répugnera toujours à considérer les inscriptions.

Elle verra s'avancer ce moment ; elle reprendra les deux lettres récemment reçues, retraçant cette

histoire de singe. Elle les relira, mêlées d'histoires de chats, de chiens, avant de leur adjoindre la dernière arrivée. Puis elle refermera, Jean le sait, car il sait ce qu'elle fait de la correspondance qui le lie à elle, il sait pertinemment où elle met les feuilles fréquentes qu'il lui adresse et qui sont les seules notes un peu régulières où s'écrivent les fragments elliptiques constituant un récit possible de son existence, le meuble presque à ras bord ; elle aura un autre regard vers les ouvrages alignés contre les murs, vers la fenêtre sur la rue Mazarin, il ne pleuvra pas aujourd'hui, beau temps pour un début d'automne, ou vers le coin du plancher clair où se dresse un houka de l'Inde, acheté sur le port en ses temps nombreux de rêveries aventurières, par Jean, à un marin-trafficant-brocanteur qui tint commerce, l'espace de quelques saisons, dans une échoppe de la Monnaie. Si c'est bien vers la pipe, sur sa tige de métal autour de laquelle s'enroule un tube serpentin cerclé de soie rouge, que ses yeux se portent alors, maman se souviendra de cet homme par qui elle transita, dont l'enthousiasme de Jean lui conta maintes fois la rencontre. Il débarquait du *Magellan*, sur lequel il avait longtemps servi, c'est-à-dire du plus grand des paquebots attachés à la ligne Bordeaux - Buenos-Aires, rebaptisé ainsi en 1903, en même temps que lui fut attribuée cette nouvelle affectation, après s'être longtemps appelé l'*Indus* et avoir assuré les liaisons entre Marseille et Yokohama. Le marchand à son bord avait connu les deux routes, à ses dires nettement préféré celle d'Orient, aux étapes de laquelle il avait noué des relations avec les négociants de divers

comptoirs qui lui expédiaient, maintenant qu'il était amarré pour de bon, les indiennes fleurissant sa boutique, qu'il revendait aux métropolitains, tel Jean, en mal d'exotisme et en attente des récits d'outre-océans qu'il dispensait à la demande.

Maman avait accueilli avec circonspection le jour où un garçon-commis était venu lui livrer le gros objet inutile, cet accessoire de fumerie dont elle se doutait qu'aucune substance n'y serait jamais mise à brûler, que nulle lèvre à son embouchure de métal ne viendrait jamais respirer aucun parfum. Quelle idée ? Elle se rappellera la question perplexe, ainsi posée.

Elle se rappellera aussi le soupçon du mensonge (mais qui, alors, eût menti, du charlatan ou de son fils ?) et l'exaspération rentrée qui accompagnèrent l'évocation de cette personnalité trop parfaitement taillée pour exciter des fantasmes dont elle devinait les motifs. Elle s'en voudra d'avoir, un peu trop clairement, haï le voyageur, et plus encore les désirs de partance que lui et ses semblables, tous les poètes cosmopolites, instillaient au cœur de l'enfant dont elle déplorait la naïveté influençable. Elle poussera le soupir que nous attendions : elle toussera. Elle serrera un peu trop fort le poing, à l'intérieur duquel la clef du secrétaire incrustera son empreinte blanche. Elle retraversera l'enfilade des pièces : elle remontera vers le nord, par le salon, le vestibule et la salle à manger, jusqu'à la cuisine où elle retrouvera, affairée aux fourneaux du déjeuner, l'adolescente landaise aux boules de pain.



Août 1913

*Ma chère maman,*

*Suzanne m'a écrit de Meudon pour me dire, hélas, que mon chat Miki s'y était perdu en vacances. C'était, au fond, un animal très égoïste et un peu sauvage – mais j'aurais tout de même eu bien du plaisir à reprendre la vie commune avec lui.*

*En revanche, j'ai reçu mon singe. Il est tout petit et ne grandira pas beaucoup plus. Il me suffit pour le nourrir d'une simple carotte et d'un sou de lait par jour. Il appartient à une race hindoue très intelligente, au ventre noir et aux grands yeux étonnés. Il porte déjà, épais, un collier de barbe comme un Auvergnat, et une grosse bedaine sur laquelle il croise les mains pour s'endormir. Quand je n'y suis pas, il reste enfermé dans une cage à perroquet. Mais lorsque je suis à la maison, je lui permets de s'amuser avec mes livres, de gambader à travers la pièce et de jouer sur ma table avec mes crayons.*

*Je l'ai appelé Caliban. Son plus grand bonheur est de se blottir entre mon gilet et mon veston. Il aime aussi à fouiner dans les coins, à monter aux*

*rideaux, mais je dois avoir l'œil sur lui dans ces moments-là, car son imagination lui fait inventer toutes les fumisteries possibles. J'ajoute qu'il est propre et ne sent pas mauvais. L'inconvénient de ces petites bêtes, bien sûr, c'est qu'elles vous amusent trop : on passerait tout son temps à les regarder.*

## LA MENACE DE L'ARCHIVE

Il lui sera arrivé d'en supprimer, mais cela Jean ne le sait pas, bien sûr : des billets chiffonnés dont la teneur consiste seulement en deux phrases expéditives ; des cartes tracées en hâte au dos de photographies, dans l'enthousiasme d'un rayon de soleil ou d'une promenade au Père-Lachaise ; des nouvelles sans rien ; des variantes reprenant l'énoncé d'anecdotes déjà racontées dans ses lettres précédentes, car si Jean déclare qu'il n'aime pas se répéter, il se répète quand même ; de tous ces bouts de correspondance plus ou moins ineptes, elle pourra n'avoir préservé que l'infime partie qui lui est essentielle, en ce qu'elle y retrouve la langue joueuse et confiante qui est la vraie parole du fils, prononcée pour elle seule, murmurée au plus proche de son ventre, veut-elle croire, dans la chaleur commune de deux corps inséparables, l'un issu de l'autre.

Car elle met son espoir, à l'ouverture des enveloppes sur lesquelles son nom est graphié par la main de Jean reconnue entre toutes, dans la lecture de cette parole dont elle fait le lieu décisif où s'engage la pérennité du lien ombilical. Les déceptions qu'elle en conçoit, souvent, de ne pas retrouver une

telle fragrance d'intimité dans l'expression de chaque message reçu, ou de la voir se disperser dans les vanités d'un quotidien recomposé par bribes, suffisent à lui permettre d'effacer de la bibliographie future, de soustraire à la menace de l'archive un nombre conséquent des nouvelles pièces qui auraient pu l'alimenter. Ce délestage joue tout de même, à terme, en sa faveur : elle préfère se défaire des excédents du superflu plutôt que d'abdiquer devant les obligations d'un rangement nouveau dont la logique et, surtout, le monopole lui échapperaient. Si elle sait que cette heure viendra, et la redoute, elle profite pour le moment de chaque occasion d'en différer l'échéance.

Elle ne brûle pas ; elle déchire. Elle froisse en boule. Elle jette : de la prose part vers les décharges périphériques.

Elle n'en éprouve pas vraiment de regret, puisqu'elle a la maîtrise de son geste : sentir cette maîtrise, et que la loi qu'elle fait valoir est tout exclusivement placée sous sa dépendance singulière, suffit à compenser l'éventuelle contrariété de la perte. Et que regretterait-elle ? L'histoire de la Maison, ou son prestige, auquel un pan de la famille de son mari, pourtant, attacherait volontiers sa prétention en même temps qu'elle s'épuiserait à l'invention d'un haut lignage que son nom ne démontre pas, non plus que la virtuelle inscription de Jean dans le monde des Lettres, ne lui importent pas. Elle ignore tout de ces clans, des disciplines héraldiques autant que des républiques de la pensée, de ce qui les oppose ou de ce qui les coordonne ; son problème n'y est pas.

Seule motive la sentimentalité qui lui signifie son affection, seule cause sa fierté, l'exclusivité, laissée à sa pleine disposition : en lui adressant tout ce courrier, en la faisant dépositaire de ses écritures ordinaires, Jean s'en remet à elle ; le pouvoir qu'elle en tire est la moindre des choses, considère-t-elle, et néanmoins la réelle victoire qui consacre son existence.

Du récit de la vie de son fils tel qu'il se donne à elle et s'écrit dans l'idée de ses yeux qui le liront, elle ne garde donc que les pages choisies. Ce sont celles-ci que nous aurons, réunies, filtrées par la censure désinvolte de sa bienveillance. Elles arrivent aux différents points atlantiques où la vie de maman se déroule : conformes au mouvement de ses déplacements, elles la rejoignent, expédiées à Bordeaux en toutes saisons, ou sur la Côte basque chez les Jullian, ou encore dans la Ville d'Hiver d'Arcachon quand les jours sont trop courts ; d'autres la précèdent, au printemps ou au mois de juillet, dans la villa trop bien nommée *Les Argonautes*, à Royan ; quelques-unes la rattrapent à Dieppe, au moment des fins d'été qui réclament, pour se préserver de la lassitude des grandes chaleurs, l'air frais réparateur des vents de la Manche, ou encore à Beyssac, au bord de la Vézère, dans cette campagne où sommeille la petite mémoire aristocratique des châteaux de famille, et où maman se rend en visite ou au repos.

De tous ces lieux qui sont les siens, qu'elle gagne au rythme cyclique des changements de climat, des engagements amicaux ou des convocations de sa parentèle, où l'accompagnent Maïna, la jeune

Landaise aux bras forts, et le chien de la maisonnée – tel, paix à son âme envolée à Dieppe, le regretté Joë dont la niche, dans le petit jardin sur l’arrière de la demeure bordelaise, n’aura pas encore trouvé de successeur –, elle rapporte après chacun de ses séjours, convergeant vers le secrétaire qui les accueille, les quelques feuillets qui lui suffisent à renouveler les signes de son intime puissance : apaisée, sûre de sa force, elle en éprouve une furtive satisfaction.

Elle toussera encore en détournant la tête, son poing devant la bouche. Maïna éteindra le feu, se retournera vers elle et lui annoncera, rituellement, que le repas est prêt, qu’il n’attend plus que le retour de Monsieur.

Elle entendra, alors, depuis la cuisine, ou quelques minutes passeront, la porte sur la rue s’ouvrir, se fermer. Elle viendra accueillir le père, rentré de la Sainte Faculté où ses enseignements mythographiques et latinisants lui valent auprès des initiés la grande renommée qui est son unique orgueil, rançon de la besogne au long cours qui forge, ardente, méritoire, le savant, et de l’intrigue méticuleuse qui érige sa réputation.

Elle le regardera se débarrasser et pendre, dans l’entrée, aux épaules du mannequin de bois son manteau automnal, surmonté de l’immanquable dignité citadine du chapeau. (Autant renoncer, d’ailleurs, à le voir jamais sans chapeau : Henri a la gravité d’une tête couverte.)

Elle répondra à son salut et lui annoncera comme une tristesse : le singe de Jean va mourir. Papa, un temps, fera mine interdite, avant de reprendre le fil, délégué aux soins de sa femme, de cette narration

improbable que forme pour lui, lacunaire, la vie de son fils bien-aimé. Son visage empruntera une autre expression au répertoire des masques disponibles pour signifier, mal, une surprise chagrinée. Puis, se reprenant, conscient du peu de conviction dans lequel son rôle transitoire se sera exercé, voulant se corriger, il produira cette sentence, formule définitive et lapidaire de son affliction de circonstance : « Pauvre bestiole. »